



A LA RECHERCHE D'UN PROGRAMME POUR LA GAUCHE

par Eva Illouz

| Il est important que la Gauche se fixe pour objectif de s'attaquer à l'abandon et à la dévalorisation systématiques des classes ouvrières.

La Gauche trouve son origine dans deux combats : la lutte contre l'exploitation des travailleurs d'une part, et l'émancipation des laissés-pour-compte d'autre part. Le premier combat caractérise la gauche socialiste, et le deuxième la gauche libérale. La gauche socialiste met l'accent sur les politiques économiques de redistribution et de réglementation du travail, tandis que la gauche libérale s'efforce de faire respecter les droits individuels.

En raison de la récente vague de régimes populistes, xénophobes, conservateurs et autoritaires, nombreux sont ceux qui se demandent s'il est toujours possible de garder les deux projets de la Gauche soudés, et qui appellent au rejet des politiques axées sur les questions d'identité et à un retour vers le socialisme.

Mais la Gauche est-elle vraiment condamnée à jouer les hydres ou pourrait-elle unir ses deux têtes au sein d'une vision commune des combats à venir ?

Le capitalisme devrait être au centre de l'analyse, car c'est lui qui est à l'origine du véritable schisme des deux gauches, même si les politiques (néolibérales) adoptées par divers dirigeants de gauche et libéraux

– Tony Blair, François Mitterrand, Bill Clinton et, plus récemment, Emmanuel Macron – y ont contribué.

Au cours des vingt dernières années, les centres urbains ont connu une renaissance économique et culturelle, devenant les principaux moteurs de la création de richesses. Les banlieues, les villages et les petites villes se sont quant à eux considérablement dégradés (le trumpisme, le Brexit ou les Gilets jaunes sont autant d'expressions de la déchéance économique des zones excentrées et suburbaines). La détérioration de la situation dans ces zones touche toutes les sphères de la vie quotidienne, des perspectives de mariage et de stabilité familiale à la mobilité sociale, mais elle affecte surtout le sentiment de confiance dans l'avenir.

Les « classes créatives », comme les appelle Richard Florida, se sont progressivement installées dans les centres urbains (et la banlieue proche). Ces populations représentent la majeure partie des électeurs libéraux de gauche aujourd'hui : ceux qui travaillent au cœur même des industries culturelles capitalistes.

Les classes créatives s'identifient de plus en plus aux politiques de la Gauche d'après 1960 axées sur les questions d'identité. Les questions liées aux LGBTQ et au sort des minorités ethniques, raciales, sexuelles et religieuses font écho à leurs valeurs. Leur principal ethos est ce que nous appelons l'expressivité individuelle et sexuelle, la tolérance de toutes les formes d'existence, le relativisme culturel et le cosmopolitisme.

“

Il est important que la Gauche se fixe pour objectif de s'attaquer à l'abandon et à la dévalorisation systématiques des classes ouvrières.

”

La construction de nouvelles structures familiales au travers de la remise en question des rôles et des identités propres aux deux sexes, et d'un questionnement de l'identité chrétienne et blanche d'Occident fait partie de cette vision du monde. En revanche, pour les classes ouvrières et les classes moyennes inférieures, le modèle familial traditionnel reste une valeur essentielle et une source de solidarité sociale et d'aide mutuelle (comme en atteste la « Manif pour tous » en France).

À n'en pas douter, les combats menés pour les droits des femmes et des LGBTQ ont joué un rôle crucial dans la démocratisation de nos sociétés et dans l'émancipation de groupes qui étaient véritablement opprimés. Mais force est de constater qu'un fossé culturel et idéologique abyssal entre les classes créatives d'une part et les classes ouvrières et moyennes inférieures d'autre part en a résulté. La Gauche doit comprendre que la mise en place de toilettes transgenres ou l'adoption de l'écriture inclusive n'améliorent en rien la vie quotidienne de bon nombre des membres de la classe ouvrière.

En parallèle, les classes créatives sont de plus en plus perçues comme des élites illégitimes, car elles sont parvenues à accumuler des richesses matérielles (de manière très modérée) et jouissent du pouvoir symbolique des industries créatives. Ces classes ont bien plus attiré l'attention que les oligarques de Wall Street et des grands groupes commerciaux, qui ont discrètement amassé des richesses sans précédent.

Une importante étude sur les électeurs allemands et français d'extrême droite révèle que ces électeurs ne souscrivent pas forcément aux discours de la droite. Ils expliquent leur allégeance politique par un sentiment de dévalorisation. Cette dévalorisation matérielle et symbolique alimente leur impression que « personne ne se préoccupe de leur sort » et génère chez eux du ressentiment à l'encontre des groupes qui sont défendus par la Gauche.

Il est donc important que la Gauche se fixe pour objectif de s'attaquer à l'abandon et à la dévalorisation systématiques des classes ouvrières. Pour ce faire, la Gauche doit traiter les causes et les expressions pathologiques du malaise qui touche les classes ouvrières, avec le scalpel froid du chirurgien et l'empathie de l'infirmière.

Il faut donc également aborder le problème du sectarisme et du racisme. Au lieu de condamner le racisme sans autre forme de procès, il convient de réfléchir à ce qui se cache derrière ces comportements. En particulier, la Gauche devrait faire la distinction entre ce qui, dans la xénophobie et le racisme, exprime une vision hiérarchique répugnante des êtres humains et ce qui dénote une aspiration à plus de fierté. Même si le racisme est odieux, il constitue souvent un moyen de définir des frontières au sein d'un même groupe et de rétablir la fierté du sous-groupe ainsi créé.

Comme c'était le cas au XIXe siècle, la lutte contre le capitalisme devrait rester le principal cheval de bataille de la gauche. À l'époque, il était facile de repérer le capitalisme dans le traitement inhumain des travailleurs, comme le décrivait Engels à Manchester. Aujourd'hui, il est bien plus difficile d'établir un lien direct entre, d'une part, le malaise, l'insécurité et les tensions qui empoisonnent la vie de beaucoup de citoyens, et, d'autre part, les conséquences du capitalisme. La droite – les conservateurs libéraux adeptes du libre marché et les partisans de l'extrême droite – peut donc avoir le beurre et l'argent du beurre : les libéraux adeptes du marché libre promeuvent des politiques économiques impitoyables qui laissent les classes ouvrières démunies, et le

profond malaise social qui en résulte peut ensuite être exploité par l'extrême droite.

Nous pourrions donc nous demander si le populisme de gauche ne serait pas l'antidote au populisme de droite. Le populisme ne devrait pas être une fin en soi, mais il peut constituer une réponse à court terme à la crise que vit actuellement la démocratie. Par « populisme de gauche », j'entends qu'il ne faut pas hésiter à pointer du doigt les vrais ennemis du peuple : les grands groupes commerciaux qui ont dépossédé de leur pouvoir les formes démocratiques de participation. Je veux dire également qu'il faut privilégier l'intelligence à la moralité en politique, et chercher à comprendre ce qui motive les révoltes populaires, le ressentiment, voire la haine, plutôt que de leur opposer notre dégoût moral. Il incombe à la Gauche de surmonter le tribalisme moral qui s'impose de plus en plus au cœur de la politique contemporaine.

Les deux courants de la Gauche (contre l'exploitation + pour l'émancipation) se sont éloignés – placer le capitalisme au centre de l'attention pourrait les réunir - Evallliouz @EHESS_fr



> AUTEUR

Eva Illouz est titulaire de la chaire Rose Isaac en sociologie de l'Université hébraïque de Jérusalem et d'une chaire d'excellence PSL de l'École d'études avancées en sciences sociales (EHESS) de Paris.